

Dossier de presse trigon-film

EL BOTON DE NACAR

Un film de Patricio Guzman
Chili, 2015



DISTRIBUTION

trigon-film
Limmatauweg 9
5408 Ennetbaden
Tél: 056 430 12 30
Fax: 056 430 12 31
info@trigon-film.org
www.trigon-film.org

CONTACT MEDIAS

Martial Knaebel
079 438 65 13
romandie@trigon-film.org

MATERIEL PHOTOGRAPHIQUE
www.trigon-film.org

FICHE TECHNIQUE

Réalisation	Patricio Guzmán
Scénario	Patricio Guzmán
Montage	Emmanuelle Jolly
Musique	Miranda & Tobar, Hughes Maréchal
Image	Katell Dijan
Images additionnelles	Patricio Guzmán, David Bravo, Yves de Peretti, Patricio Gianfranco, Raul Beas
Crédit photo	Martin Gusinde, Paz Errázuriz
Son	Álvaro Silva Wuth, Jean-Jaques Quinet
Production	Renate Sachse
Langue	espagnol
Durée	82 Min.
Format	1:1, 85 vista

PERSONNAGES

Kawésqar Gabriela Paterito

Yagán Cristina Calderón

Neffe Martin G. Calderón

Historiker Gabriel Salazar

Raúl Zurita, philosophe et poète

Claudio Mercado, anthropologue

FESTIVALS

Festival international de Berlin 2015:

Ours d'argent pour le meilleur scénario

Prix du jury oecuménique

Biografilm Festival Bologna 2015:

Meilleur film et prix du public

Jerusalem Film Festival 2015:

Meilleur film documentaire

SYNOPSIS

Avec *Nostalgia de la luz*, Patricio Guzman, nous emmenait dans le désert d'Atacama, à l'extrême nord du Chili. Là-bas, il y sondait le cosmos pour scruter les rocs et les sables du désert. *El boton de nacar* nous emporte, lui, à l'extrême sud du pays, 4000 km plus bas où c'est maintenant l'eau qu'on trouve dans les étoiles. Mais c'est encore sur l'histoire des hommes et de leur mémoire que revient Patricio Guzman, osant des parallèles audacieux, à partir d'un objet si simple et si commun: un bouton de nacre.

RESUME DU FILM

Ces deux films, *Nostalgie de la lumière* et *Le bouton de nacre*, forment bien un diptyque cohérent. Au premier, illuminé par la lumière si pure et la sécheresse du désert du nord, répond le ciel chargé et la froide humidité de l'archipel du sud. Ici, ce sont l'eau et le froid qui ont formé les hommes et les civilisations. Car ces îles innombrables étaient habitées, bien avant que les colons européens ne débarquent – ils étaient encore 8 000 au 18^e siècle, ils ne sont plus que 20 descendants directs aujourd'hui. C'est la première idée-force: l'existence d'une civilisation capable de survivre dans des conditions extrêmes, de traverser le Cap Horn en petit canoë, capable de compositions musicales sophistiquées. La deuxième idée-force: faire ressentir par le spectateur, quasiment physiquement, la géographie bizarre de ce pays qu'est le Chili – tout en longueur, ouvert sur la mer qui est sa plus grande frontière, et pourtant profondément terrien. Un pays si long, qu'on ne peut pas le représenter en un seul morceau. Enfin, il y a la mémoire de l'eau. Celle des gouttes qui viennent du cosmos – qui se compte en millions d'années-lumière – et celle, plus macabre et contemporaine, qui vient de l'océan – car ici, comme au nord, les militaires ont essayé d'effacer les traces, donc les victimes, de leurs méfaits. Sans succès, car l'océan, comme le désert, conserve les objets.

BIOFILMOGRAPHIE DU REALISATEUR

L'oeuvre de Patricio Guzmán, né 1941 à Santiago de Chile, est intimement liée à l'histoire de son pays. De 1966 à 1969, Patricio Guzmán étudie à l'École Officielle de l'Art Cinématographique à Madrid. Dans les années 1970, il s'intéresse au gouvernement de Salvador Allende en produisant et réalisant La Bataille du Chili, une trilogie documentaire pour laquelle il collabore avec Chris Marker. Cette oeuvre, qui lui vaut plusieurs prix importants, fonde les bases de son cinéma.

Expatrié à Paris, à la suite du coup d'Etat militaire en 1973, il reste très attaché à son pays et à son histoire. Il réalise ainsi de nombreux documentaires sur le Chili du XXe siècle, notamment autour des deux grandes personnalités politiques de son pays : Augusto Pinochet (Le Cas Pinochet en 2001) et Salvador Allende (Salvador Allende en 2004), dont personne n'avait alors signé une biographie digne de ce nom. En effet, sa rencontre avec le président chilien a marqué toute la vie du réalisateur. Avec ce documentaire, il rendait hommage au fondateur du Parti Socialiste chilien qui croyait à la révolution sans la prise des armes, à la démocratie, en l'être humain.

Filmographie

1967: Electroshow, Prix au festival de Viña del Mar, Chili (court-métrage)

1968: La Tortura y otras formas de diálogo (court-métrage)

1969: El Paraíso ortopédico, prix au festival de Bilbao, Espagne (court-métrage)

1971: Primer Año, Prix de la critique, Mannheim 1973

1972: La Respuesta de octubre

1975: La Batalla de Chile: La Insurrección de la burguesia

1977: La Batalla de Chile: El golpe de estado

1979: La Batalla de Chile: El poder popular

1983: Rosa de los vientos

1987: El nombre de Dios, Grand Prix Festival dei Popoli 1987 in Florence

1992: La Cruz del Sur, Grand Prix au Festival sur les Docs, 1992 Marseille

1995: Pueblo en vilo

1997: Chile, la memoria obstinada, Grand Prix au Festival de Tel Aviv 1999

1999: La Isla de Robinson Crusoe

2000: Invocación

2001: Le Cas Pinochet, compétition Cannes 2002

2002: Madrid

2004: Salvador Allende, compétition Cannes 2004, prix Goya (Espagne)

2005: Téléfilm: Mi Julio Verne - Mon Jules Verne

2010: Nostalgia de la Luz, (Prix ARTE) prix du film européen documentaire

QUELQUES NOTES DU RÉALISATEUR

La Patagonie occidentale du Chili

Situé dans le sud du Chili, c'est le plus vaste archipel au monde, fait d'îles, d'îlots, de rochers et de fjords à perte de vue. Il s'étend du golfe des Peines jusqu'à l'île des États, la pointe extrême de l'Amérique du Sud. L'étendue de ses côtes est estimée à environ 74 000 km. Il n'a pas encore été entièrement exploré. Cet immense labyrinthe d'eau nous rappelle l'origine aquatique de l'homme. D'après plusieurs scientifiques, notre corps a gardé des traces de notre passé sous-marin: l'oreille interne est un mollusque enroulé, le cœur est la rencontre entre deux courants, et certains de nos os sont en forme de spirale, comme des tourbillons.

L'eau du cosmos

L'eau est un élément commun à tout le système solaire. On en trouve sous forme de vapeur sur Jupiter et Saturne. Elle existe sous forme de glace sur Mars, la Lune, Europe et Titan. Au-delà du système solaire, il y a de grandes quantités d'eau dans de nombreux autres corps célestes. On a détecté la présence d'eau dans presque tout l'univers à partir d'observatoires installés au Chili.

Le peuple de l'eau

Réaliser un film sur la Patagonie m'a incité à filmer aussi une partie de l'histoire de ses habitants. Certains océanographes affirment que «l'activité de la pensée ressemble à l'eau, qui peut s'adapter à tout.» C'est peut-être ce qui explique comment un groupe d'êtres humains a réussi à vivre là-bas pendant 10 000 ans, isolé de tout, par un froid polaire avec des vents pouvant souffler jusqu'à 200 km/h. Au 18ème siècle, ils étaient environ 8 000 individus avec 300 canoës. Aujourd'hui, il reste une vingtaine de survivants, leurs descendants directs.



QUELQUES PERSONNAGES

Cristina Calderon

Elle est la dernière représentante de l'ethnie yagán et reconnue comme un «trésor humain vivant» par le Conseil national de la culture et des arts du Chili. Elle a 86 ans et gagne aussi sa vie en fabriquant des tissus artisanaux. Elle a œuvré pour la sauvegarde de la culture et des légendes yagán. Elle vit à Villa Ukika, le village le plus austral au monde.

Gabriela Paterito

C'est la dernière descendante de l'ethnie kawésqar qui peut encore se souvenir de la vie de son peuple avec lucidité et précision. Enfant, elle a parcouru plus de 1000 km en canoë, de Punta Arenas jusqu'au golfe des Peines. Grâce au travail entrepris par son fils Juan Carlos Tonko, la vie de Gabriela est sortie de l'anonymat. Elle vit à Puerto Edén et gagne sa vie en réalisant des objets artisanaux.

Martin G. Calderon

Neveu de Cristina, il a découvert certaines des peintures rupestres de son ethnie yagán sur l'île de Shapine. C'est aussi un fabricant de canoës à l'ancienne, un savoir-faire qu'il tient de son père. Avec ce dernier, il a traversé le cap Horn quand il était enfant.

Gabriel Salazar

Il est actuellement professeur de philosophie et de droit à l'université de Santiago. Il a reçu le Prix national d'Histoire en 2006. Il a fait des études supérieures en Angleterre où il a obtenu un doctorat en histoire économique et sociale. Il a été torturé dans les geôles de Pinochet. C'est un des intellectuels les plus véhéments du pays aujourd'hui, attaché à étudier le «sujet populaire chilien».

Raul Zurita

Son œuvre poétique lui a valu le Prix national de littérature en 2000. Après le coup d'État, il a été torturé dans les soutes du cargo Maipo. Dans le désert d'Atacama, il a écrit en caractères gigantesques «Ni peine ni peur». À New York, cinq avions ont écrit dans le ciel un de ses poèmes sur 9 km de distance.

Claudio Mercado

Il a créé les archives de musique indigène du Musée chilien de l'art précolombien. Titulaire d'un master en musicologie, il est anthropologue spécialisé en archéologie. Il est auteur de musique expérimentale et se passionne pour les chants traditionnels qu'il interprète lui-même avec des groupes de paysans de la côte et du centre du Chili.

Les photographes

Ce film n'aurait pas été possible sans les photographies de Paz Errázuriz qui a constitué un album des survivants kawésqar dans les années 90, et sans les images prises en Patagonie à partir du 19e siècle par des photographes tels que l'Autrichien Martin Gusinde, qui a réalisé plus de mille photographies des Indiens selk'nam avant que ces derniers ne soient anéantis par la «civilisation»; et Alberto Maria De Agostini, Cándido Veiga, Francisco Bocco de Petris, Roberto M. Gerstmann, Charles Wellington Furlong.

CONVERSATION ENTRE FREDERICK WISEMAN ET PATRICO GUZMÁN

Paris, le 16 janvier 2015

FRED : Quel est le rapport entre ce film et le précédent, Nostalgie de la lumière?

PATRICIO : Je crois que c'est un diptyque. Le premier film se situe dans l'extrême nord du Chili et le deuxième dans l'extrême opposé. J'envisageais de faire quelque chose en Patagonie et je ferai peut-être un troisième film sur la cordillère des Andes, véritable colonne vertébrale du Chili et de l'Amérique du Sud. Mais, pour le moment, je n'ai aucune idée concrète et je ne sais pas non plus si je serai capable de le faire.

F : J'ai été impressionné par la beauté de l'introduction.

P : Nous avons filmé à bord de deux voiliers commandés par Keri Lee Pashuk et Greg Landreth, certainement les meilleurs navigateurs de la région, qui ont réalisé plus de dix-sept voyages dans l'Antarctique. Ils nous ont emmenés vers les glaciers les plus imposants et les montagnes grandioses de la Patagonie. C'est un véritable labyrinthe d'îles. Nous avons navigué sur de nombreux kilomètres depuis le fjord d'Almirantazgo jusqu'au canal de Beagle.

F : J'aime beaucoup la représentation de la carte du Chili que tu as imaginée et la façon dont on la déroule dans le film.

P : Cela fait très longtemps que mon amie peintre Emma Malig invente des cartes de continents irréels, qu'elle nomme terres d'errance, terres de naufrage, terres d'exil. Dans mon documentaire Salvador Allende, j'ai filmé pour la première fois l'un de ses territoires imaginaires. Là, je lui ai demandé de réaliser une carte complète du Chili, à grande échelle, mesurant 15 m de long. On dirait un animal préhistorique de couleur ocre. C'est une œuvre unique et admirable.

F : Selon moi, les bons films ont toujours deux voix: une voix littérale, et une voix abstraite et métaphorique. Je crois que, dans cette œuvre, le vrai film se situe dans le passage d'une voix à l'autre. Pourrais-tu me donner un exemple de la façon dont ces voix se répondent dans ton film?

P : Lors du montage, quand je termine une séquence de deux ou trois minutes, j'écris aussitôt sur une feuille blanche un texte spontané, pour la voix off. Juste quelques phrases que j'enregistre ensuite sur les images. Ainsi, cette voix complètement improvisée est toujours indirecte, et parfois seulement informative. Je l'écris une fois pour toutes et n'y réfléchis pas davantage. Je passe directement à la séquence suivante. Il existe au fond de moi une sorte d'intuition par rapport à l'histoire que je veux raconter. Décrire ce que j'ai gardé en moi pendant si longtemps me semble facile. Bien sûr, à la fin, il faut corriger et peaufiner.

F : Pourquoi es-tu obsédé par le coup d'État de Pinochet ? Tu reviens toujours dessus. Pourquoi crois-tu que c'est si important?

P : Je ne peux pas m'éloigner de cette période. C'est comme si j'avais assisté, dans mon enfance, à l'incendie de ma maison et que tous mes livres de contes, mes jouets, mes objets et mes bandes-dessinées avaient pris feu sous mes yeux. Je me sens comme un enfant incapable d'oublier cet incendie qui, pour moi, vient de se produire. Chacun a sa propre notion du temps qui passe. Au Chili, quand je demande à mes amis s'ils se souviennent du coup d'État, beaucoup me disent que c'est déjà loin, que ça remonte à très longtemps. En revanche, pour moi, le temps n'a pas passé. C'est comme si cela s'était produit l'année dernière, le mois dernier ou la semaine dernière. C'est comme si j'étais enfermé dans de l'ambre, comme ces insectes de l'Antiquité figés pour toujours dans une goutte. Certains de mes amis me disent que je vis dans une sorte de «piège». Je les observe et je me dis que la plupart d'entre eux paraissent plus vieux que moi et sont plus gros et plus courbés que moi. Je constate alors que je me sens pleinement vivant dans ma goutte d'ambre.

F : Tu crois que le public et les Chiliens veulent oublier ces questions? Ce qui te motive, c'est de faire en sorte qu'on n'oublie jamais?

P : Les plus jeunes ressentent un fort désir de savoir tout ce qui est arrivé. Leurs grands-parents, leurs parents, leurs professeurs, pour la plupart, ne leur ont pas vraiment raconté les choses telles qu'elles se sont passées. C'est pourquoi ils ressentent cette soif d'un passé qu'ils ne connaissent pas avec exactitude. Ils sont d'autant plus disposés à comprendre ces événements qu'ils font partie d'une génération qui n'a pas peur. Il y a un mouvement étudiant très fort au Chili. J'ai interviewé certains de ses leaders, dont Gabriel Boric et Giorgio Jackson. Pour eux, le projet de Salvador Allende était un modèle. Pour moi, le Chili «moderne», en quelque sorte, est faux. Ce Chili «moderne» est beaucoup plus arriéré que le Chili que j'ai connu quand j'étais étudiant. Le Chili «moderne» est un pays où les

homosexuels n'ont aucun droit, où l'avortement est interdit et où l'on vit sous la Constitution de Pinochet.

F : Comment expliques-tu cela?

P : Pendant 40 ans la droite a maintenu une Constitution qui comportait de nombreux pièges. Jusqu'à très récemment, les votes de l'opposition démocratique ne pouvaient mathématiquement jamais dépasser les votes de la droite. Cet article a enfin été éliminé de la Constitution. Le Chili se débarrasse petit à petit des legs de la dictature de Pinochet et j'espère qu'il va pouvoir devenir plus intéressant, pluraliste et démocratique. Salvador Allende était précisément cela: un homme ouvert, démocratique et libertaire.

F : Pourquoi aura-t-il fallu autant de temps pour changer la Constitution de Pinochet?

P : Pinochet a abandonné le pouvoir sous l'impulsion d'un mouvement populaire. L'agitation qui régnait dans les quartiers populaires, les universités, les lycées et dans le centre de Santiago était tellement grande que la CIA a donné l'ordre à Pinochet d'organiser un référendum pour neutraliser cette éventuelle rébellion. Pinochet l'a organisé et l'a perdu. Dès le lendemain, les politiciens professionnels sont arrivés au pouvoir et ont scellé un pacte de silence avec les militaires. Je te réponds de façon très schématique car il s'agit d'un sujet très vaste.

F : Cela s'est produit parce que l'armée était impliquée?

P : L'armée a toujours été impliquée dans les affaires chiliennes, aujourd'hui encore. C'est sa grande force. L'idée de ce pacte de silence est probablement venue de l'influence de Felipe González sur le processus de transition. Le pacte qui a été instauré en Espagne après la mort de Franco était de parler de tout sauf de la mémoire historique et des charniers. Au Chili, la masse populaire qui a combattu la dictature a été écartée du pouvoir. Les rênes ont été saisies par les partis de centre gauche. Mais cette «gauche» s'est énormément diluée jusqu'à aujourd'hui. Certes, 40% des crimes de la dictature ont été jugés, mais il reste tous les autres. Les civils qui ont collaboré avec la dictature ont à peine été inquiétés. En réalité, le Chili est une grande île solitaire où les gens travaillent beaucoup, se donnent à fond, se lèvent très tôt; certains employés n'ont qu'un seul costume que leurs femmes repassent chaque soir, ils se démènent pour faire partie d'une classe moyenne où le bonheur n'existe pas. Je crois que le coup d'État sera présent pendant un siècle. Le Chili est une île sans droit de grève, sans liberté de presse et avec une Église qui se mêle des affaires de l'État. Quand j'étais jeune, l'Église du Chili était l'une des plus tolérantes du continent. C'est pourquoi je pense que la vraie «modernité» républicaine se trouve loin derrière et non devant nous.

F : Dans ton nouveau film, la mer a la même fonction que le désert dans le précédent?

P : Je crois que oui. Ce qui est solide dans le film précédent est liquide dans le nouveau.

F : On retrouve des corps dans ces deux endroits. Ce sont deux cimetières? Cela a une fonction littérale ou métaphysique dans les deux œuvres? Selon moi, c'est une métaphore.

P : Les deux à la fois. J'aime bien avoir recours à la métaphore pour éloigner le documentaire des moyens conventionnels, et parce qu'elle est un instrument narratif d'une grande richesse qui suscite la réflexion chez les spectateurs. Mais il y a aussi «une fonction littérale» car les cimetières «naturels» ont existé. La première option pour faire disparaître les corps a été le désert, puis les cratères des volcans, et enfin l'océan en attachant un morceau de rail aux corps pour qu'ils coulent sans laisser de traces.

F : La personne que tu as interviewée était un pilote?

P : C'est un ancien mécanicien d'hélicoptère Puma. C'est le juge Juan Guzmán qui m'a mis sur la piste. La réflexion du magistrat était la suivante: on a retrouvé environ cent corps dans le désert. Où sont les autres? Il y a deux possibilités: soit au fond de la mer, soit dans les cratères des volcans. On a exploré les fonds sous-marins et le juge Guzmán a ordonné à l'inspecteur Vignolo de faire remonter les rails au large de Quintero. Sur l'un des rails, on a retrouvé le bouton d'une chemise. Ce rail se trouve au musée de la Villa Grimaldi. D'après le juge Guzmán, il pourrait y avoir d'autres rails plus au large. Si on disposait d'un sous-marin de grande taille, on pourrait lancer des recherches approfondies dans les grands fonds marins, où on en trouverait certainement beaucoup plus.

F : Qui est le poète Raúl Zurita?

P : Pour moi, c'est un des plus grands poètes chiliens d'aujourd'hui. C'est un créateur brillant, extraordinaire. J'aime beaucoup quand il dit que les militaires sont des lâches. Il m'a cité l'exemple d'Achille, de la guerre de Troie et du cadavre d'Hector qui a été rendu aux Troyens parce que c'était une question d'honneur militaire : avoir pitié de l'adversaire vaincu.

F : Ton film comporte des éléments qui sont entre la fiction et le documentaire dans la mesure où tu as demandé aux gens de faire certaines choses. Il y a une mise en scène comme dans un film de fiction. Pourquoi avoir fait cela?

P : J'ai tenu à cette reconstitution des rails attachés aux corps parce que j'avais lu ce procédé dans le livre d'un journaliste, Javier Rebolledo, qui avait mené une enquête très détaillée à ce sujet. J'ai parlé à l'auteur, qui m'a expliqué ces faits cachés. Ça m'a fait froid dans le dos de voir le mannequin reconstitué, prêt à être jeté à la mer, parce qu'on aurait dit un vrai cadavre. C'est effroyable aussi d'imaginer que, derrière tout ça, il y avait une organisation incroyable pour faire disparaître 1400 personnes. Si à bord de chaque vol il y avait 9 corps, cela veut dire qu'il y a eu de nombreuses missions. On jetait aussi des corps depuis des bateaux. Des militaires arrivaient la nuit dans un port et obligeaient le propriétaire d'un bateau de pêche à charger des «paquets» contenant des corps pour aller les jeter à la mer. C'est arrivé aussi dans des lacs et des rivières.

F : Que se passe-t-il quand tu montres tes films au Chili?

P : Il y a des gens qui s'y intéressent. J'ai un public qui connaît mes films, environ 5000 personnes. Mais aucune chaîne ne les diffuse. C'est arrivé une seule fois. On a passé *Nostalgie de la lumière* à une heure du matin, avec les bobines dans le mauvais ordre. Ils se sont excusés et ont dû repasser le film, mais pratiquement à la même heure.

(tiré du dossier de presse de la production)

